

LA SACRIFIEE

Louis, en entrant dans la sa- lon, fut malgré sa tristesse une petite secousse de joie : Mme La- prade était seule. Les importuns du six à sept ne viendraient pas avant une demi-heure, il avait bien choisi son moment. Par contre, une nue de mécon- tentement et d'effroi voila une seconde le fin visage de Juliette, mais aussitôt, avec un sourire, elle tendait sa main à l'arrivant. — Comme vous venez de bonne heure, aujourd'hui ! — C'est que je suis très pressé. — Vraiment ? — On a tant de choses à faire la veille d'un départ ! Elle dut retenir un léger cri. — Vous partez ? Pour où ? — Pour longtemps ? — Pour n'importe où et pour toujours. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?... Hier encore... — Hier déjà, j'étais décidé. Je le sais depuis un mois. Elle comprit, ne put que dire : — Mon ami ! Mais l'écran qu'elle avait pris et qu'elle tenait par trouble trom- blait entre ses doigts. — Oui, votre ami, rien que votre ami ! Je sais que j'ai tort de vous aimer autrement ! que je vous ai offensée en l'avouant ; mais c'est ainsi, je n'y puis rien. ... Je vous aime passionné- ment. — Monsieur de Servien !... Je vous en prie !... — Non, chère madame, je n'ai pas pris un détour pour vous enlever encore de... mes dé- clarations. ... Mme Laprade sourit, et Ser- vien surprit ce sourire. — N'est-ce pas ? Comme cette langue de l'amour est banale, sottise, inférieure au sentiment immense qu'elle devrait exprimer. Déclarations, faire la cour, flirter, toutes ces façons de dire, neuves ou anciennes, sont basses ; l'idée est si haute, si tragique, si terrible !... Elle m'a vaincu, cette idée ; elle m'exalte, me chasse, je pars parce que je vous aime ; vous pouvez bien me laisser vous dire que je vous aime, puisque je pars. — Mais, c'est une folie, cher ami ; en quittant la France, vous allez perdre votre situation, votre avenir ; vous désolez votre mère, je la connais, elle sera au désespoir. — Je ne peux pas vivre près de vous, sans vous. Elle se tut un moment, comme pour rassembler ses idées, et ses délicats sourils se froncèrent. — Voyons, mon ami... Mon cher Louis, vous savez que je suis mariée, que j'ai beaucoup... d'estime pour M. Laprade, que... enfin que je suis une hon- nête femme, mon cher. — Ah ! — Eh bien ! Vous êtes poli ! Je vous remercie ! Mais son rire s'éteignit au souffle d'une pensée depuis un instant grandissante. — Il ne faut pas que vous par- tiez ; je ne veux pas avoir cela à me reprocher. ... Mon Dieu ! comme vous êtes romanesque ! Vous n'êtes pas de votre époque, vous savez ! — Je suis d'une époque où l'on peut mourir d'aimer. Elle parut frappée d'une idée subite, quoique déjà formulée et prônée au fond de sa pensée. — Et si je vous demandais, non pas de mourir, mais de me don- ner une preuve absolue, unique, de votre dévouement pour moi ? — Sans de ne plus vous aimer, je suis prêt à vous obéir en tout. — C'est vrai ! Vous feriez tout pour moi ! — Tout. Je vous appartiens ; disposez de moi-même d'une fa- çon extraordinaire et absurde. Que je serais heureux de vous prouver ainsi que personne ne vous aime comme moi ! — Eh bien !... Si je vous de- mandais de vous marier ? — Me marier ! Vous vous mo- quez de moi ! — Vous voyez bien que vous ne feriez pas cela, si je vous le de- mandais. — Me marier ! — Oui ; ravir de joie votre chère mère, rester en France, devenir raisonnable, m'obéir enfin, ce n'est rien tout cela ! Elle n'hésita pas à répondre avec une coquetterie charmante. — Me marier quand je vous aime ! — Il y en a tant qui se marient sans aimer personne ! — Mais vous ne savez pas que j'ai en vue pour vous... Vous ne devinez pas ? — Non. — Dites-moi d'abord que vous m'obéirez comme vous l'avez promis. — Vous hésitez ? Vous voyez bien, ce grand amour, prêt à tout ! J'ai en tort. — Vous me rendrez fou ! — Eh bien ! soit, j'épouserai qui vous voudrez, j'accepte tout de votre main. Ne me dites pas que ça m'est égal. — C'est ma sœur. — Mademoiselle Anne ! — Vous êtes un homme char-

Pensées détachées

Un peu d'amour peut suffire dans le mariage ; hors du mariage tout l'amour ne suffit pas. En politique, la vapeur qui permet d'aller contre le vent et le cour- rant est encore à découvrir. On n'y peut naviguer qu'à la voile. Conduire les hommes sans se ren- dre compte qu'ils ont des mouve- ments différents, c'est comme jouer aux échecs en poussant toutes les pièces de la même manière. Les hommes de génie en politique sont ceux qui peuvent distinguer non seulement l'ombre que les évé- nements projettent à l'avant d'arriver, "comme vents cast their shadows before" ; mais aussi celle qu'ils laissent derrière eux, longtemps après être passés. Le bonheur est la plus douce et la plus timide des fées. La région de thuriferaires, les Plaisirs, qui en- tourent la Vanité, la raillent parce que, étant une si grande fée, elle va toujours accompagnée d'un seul et hantable suivan, le Contentement ; mais la Vanité est une fée déçue, qui vit de simulations et d'artifices, elle n'est pas la rivale du Bonheur ; la rivale du Bonheur est la Fortune. C'est celle qui préside à la grande sphère de l'ambition, aux tirages du génie, de la gloire, de la beauté, de la force, de la richesse, que le Des- tin distribue arbitrairement parmi les hommes. Quant à l'autre, au Bon- heur, tout ce qu'elle a à donner aux siens c'est un petit talisman, appelé Conformité, qui rend le possesseur content du sort qui lui est échu. Le Bonheur et la Fortune ne se con- naissent pas. L'humanité aimera toujours à s'enivrer. Pour cela, elle n'a pas besoin de stimulants artificiels. L'ambition suffit. Il y a des journées où l'on voit tout nu le canevas du temps. Il y a bien plus de suicides dans le monde qu'on ne se l'imagine, seule- ment ce sont des bêtises. On détruit les plus belles portions de soi-même et non sa vie, voilà tout. L'homme qui s'ôte la vie est bien loin d'être celui qui s'est le plus dé- formé soi-même. S'écarter tout entier, d'un seul coup, c'est en somme respecter davantage son être im- mortel que de le mutiler, en vie, de ses facultés, de ses aspirations les plus nobles. Le suicide est le plus grand des crimes contre Dieu, mais on ne peut pas dire qu'il soit la der- nière dégradation de la personne humaine. Il y a au déclin une fraîcheur pour certaines parties du cœur, com- me dans l'enfance pour d'autres. Comme le parfum ne vient à quel- ques fleurs qu'à la tombée du soir, la poésie se s'exhale de certaines âmes qu'après les premières ombres de la vie. C'est pourtant pas au cœur de la femme qu'éclot le poë- me de nuit ; il a, lui, besoin de soleil. Pour rajeunir, ou pour conserver la jeunesse de l'humanité, il faut des phases d'arrêt intellectuel. De temps en temps il convient une cure de bonne et franche stupidité. Le dépôt de la science pourrait pen- dant ce temps-là être mis sous la garde d'un corps de soldats, comme les lettres grecques et romaines pendant le moyen âge sont restées à celle des moines. Qu'on ne lais- se rien périr de ce qui est acquis, mais qu'on arrête toute production pour que la pensée puisse se refaire. Dans des milliers de livres il y en a un qui est le thème, les autres ne sont que les variations. Il y a des femmes qui se placent à côté des amours orangeux pour en recueillir les débris. Etre sensible à de petits ennuis au milieu d'un grand bonheur, c'est déjà une infidélité à l'amour. La bonté acquise n'est pas la même que la bonté naturelle, mais elle arrive souvent à donner de meilleurs fruits que l'autre. La vie est une affaire de détail, tout y est détail ; si vous n'excellez pas au détail, vous ne réussirez pas dans la vie. La nature tout entière est une école de détail et Dieu en est le maître par excellence. La religion n'est un empêchement à aucune joie, ni à aucune liberté. Avec le bonheur qu'on acquiert, dont la graine tombe sur l'esprit fait comme la liane parasite qui, de branche en branche, enlève l'arbre et le désèche. Quant à la foi, elle n'est qu'un petit oiseau qui se pose sur le faite du feuillage et chante ses heures où Dieu écoute. Il y a des machines à bonheur dispensieuses, qui font un énorme gaspillage, comme il y en a d'éco- nomiques qui, des miettes du sort, ti- rent de la joie pour toute une existence. Dans une vie profondément tour- mentée, on pourrait souvent trouver du bonheur pour plusieurs autres vies. Avec le bonheur qu'un veau gâpille sans en soupçonner la valeur plusieurs auraient fait une joie pour toute leur existence, de même que les restes de la table du riche suffiraient à nourrir les pau- vres. Si vous sentiez un jour les dogmes auxquels vous croyez tomber à vos pieds, gardez-vous de penser que ce sont là des chaînes brisées de l'es- prit, car, bien au contraire, l'escla- vage commencerait pour vous, et la pire des formes de l'esclavage, celui où l'on change chaque jour de maître. Les Danades, Tantale, Lao- don, Sisyphus pourraient tous être pris pour des allégories du doute. La religion est à la portée de tous les esprits et seule elle empêche l'aspiration humaine de s'égarer dans l'ascension de l'inconnaissable. En traçant à une altitude fixe la ligne du mystère, elle pose la borne de l'imagination rationnelle, c'est-à- dire celle de la région habitable de la pensée. Même dans la religion, il y a une zone qui n'est abordable que pour les natures très exceptionnelles, capables de respirer l'air raréfié de l'esprit. Il est bon qu'il y ait des esprits, mais l'humanité, pas plus au moral qu'au physique, n'est faite pour habiter les hauteurs som- mets de la terre. Ces hauteurs-là sont la région de la stérilité.

LE PERROQUET DE L'HOMME PROPRE.

(MONOLOGUE.) M. Henry Cross, l'artiste poète qui vient de mourir et qui laisse de si exquises verrières, était un des frères de ce pauvre Charles Cross, un savant qui, le premier, découvrit le principe du phonographe et de la photographie des couleurs ; mais qui ne survit guère aujourd'hui dans la mémoire des hommes que comme père du "Monologue". Aussi bien, puisque l'attention est de nouveau ramenée sur les Cross, nous paraît-il d'actualité de repro- duire une des plus amusantes fan- tasmes de l'auteur de "l'Obsession" et du "Hareng Saur". (L'auteur en chiquenaudant les manches et les parements de son habit.) Je n'ai pas diné, parce que j'ai eu la bêtise d'accepter à dîner chez Oscar. Oh ! je ne dine jamais en ville, je souffre trop ; mais la marquise des Platesbandes et sa fille de- vaient dîner chez Oscar. L'autre jour j'avais conquis les bonnes grâces de la marquise en lui don- nant la recette d'une eau antipé- riculaire qui est de tradition dans ma famille. Je dis donc à Oscar : Elle est charmante, mademoiselle des Platesbandes. Alors le voilà qui ga- nise ce fameux dîner de ce soir. C'est un garçon intelligent, par- tait-il, mais il n'est pas... il n'a pas l'habitude, le culte de la pro- preté. Moi, je n'ai pas une imagi- nation extraordinaire, mais au moins je suis propre ! Ce matin, je m'éveille. Je pense, je prends mon bain. Comme tous les jours j'ai mon heure de méditation, mon heure de manu- cure, ma demi-heure de coiffure du matin. Et je déjeune. Quatre œufs à la coque ; j'aime ça parce que personne ne touche les œufs en dedans. Je mange du pain fait à la mécanique... personne ne touche à la pâte ; au sortir du four on me le met dans une ser- viette et on me l'apporte. Je bois de l'eau filtrée sur ma table, un petit filtre, excellent système... (Je vous donnerai l'adresse du fabricant.) Après déjeuner, je me lave les mains, je me débarbouille, je change de linge, je mets des bot- tines fraîches, je me relave les mains et les soles. Je vais chez Auguste me faire broser la tête, vous savez ?... le shampooing. Je vais au shampooing tous les jours, de trois à quatre heures. Ça creuse l'estomac, le sham- pooning, quand on n'a pris que des œufs à la coque. Je rentre donc je me lave les mains, je me dé- barbouille... (La poussière, en route) Je change de linge, de costume, je mets des bottines fraîches, je me relave les mains et les soles. Chez Auguste je me fais donner un dernier coup de pé- gne et en route ! Chez Oscar ! puisque le dîner était pour six heures. Bonsoir madame, bonsoir Os- car, bonsoir madame la marquise, bonsoir mademoiselle, bonsoir tout le monde. Je demande à me laver les mains (la poussière). Dans le potage, je trouve une petite carotte nouvelle (j'aime les carottes) épluchée à la main ! (la main de la cuisinière) Chez moi on épluche les légu- mes à la machine, en tournant comme ça... (Je vous donnerai le nom du fabricant.) Je ne touche pas au potage. On fait passer du pain, coupé à la main, sur une assiette. Je ne dis rien. J'en prends un morceau ; je le fais tomber dans ma serviette ; qui était propre, c'est vrai. (C'est la seule chose propre qu'il y avait à table — Ah ! si, il y avait encore la nappe et les couteaux qui paraissent propres.) Je coupe une petite tranche en dessus de mon pain, une petite tranche en dessous, et je pile la croûte tout autour. J'avais, comme ça, un petit noyau de mie assez pro- pre. (C'était du pain coupé à la mécanique, j'avais averti.) Oscar a eu l'air de remarquer mon petit travail et il a commen- cé à me faire un nez. Eh ! bien, je n'ai mangé que ce bout de mie de pain. Tout ce qu'on a servi me faisait penser à la cuisinière qui avait ficelé l'au- tomobile, troussé la dinde, écosé les flagreoles. Ça me donnait mal au cœur, rien que de voir manger tout ça aux autres. Je n'ai bu qu'un peu de Bor- deaux, parce qu'on le fabrique assez proprement. A Bordeaux, ils ne foulent plus le vin comme ça... (Geste des pieds.) Ils font ça à la machine... A chaque assiette qu'on em- portait pleine de devant moi, Os- car devenait de plus en plus som- bre ; il sentait que tout ça n'était pas propre. Oh ! j'ai eu de la patience ! mais quand j'ai vu la marquise et sa fille (Sa fille !) manger des fraises des bois sans les laver, des fraises cueillies dans les bois ! (Ce n'est pas propre, les bois) et cueillies avec les mains... (Ce n'est pas propre, les mains.) Quand j'ai vu ça, je me suis levé de table, j'ai dit, j'ai dit à Os- car : Non ! tu n'es pas propre, rien n'est propre chez toi, pas même les invités ! Oscar a pâli, s'est levé, m'a montré la porte pendant que la marquise faisait respirer un fla-

M. COLLAS.

Le comtesse de Bouge, dans ses "Mémoires" parus chez Plon raconte une amusante anecdote dont elle fut témoin alors que toute jeune encore elle habitait Rome pendant l'émigration. — Si j'étais que vous, monsieur Collas, observer la petite bonne, je ne le laisserais pas dans ce jar- din où il périt d'ennui ; je le met- trais plutôt devant la maison, au bord de la grande route. Il y verrait passer le monde ; et, pour sûr, ça lui donnerait des idées. Et M. Collas de transporter chaque matin, selon ce conseil, la bête et son perchoir au bord de la route. Il est en effet très aimé, ce coin de route, deux fois par se- maine. Le mardi et le jeudi, jours de marché, un autobus qui a pré- cisément son point de départ de- vant la maison de M. Collas transporte à Caen les indigènes de Verville. Lors, c'est grande affluence de paysans en grandes blouses bleues, de fermières en blanches toilettes, portant, qui de vastes paniers où s'échappaient les mottes de beurre frais, qui de étroites bourriches laissant passer à leurs extrémités la crête rouge d'un coq, le bec jaune d'un canard. Tous ces gens s'empres- sent, se bousculent ; la volaille crie, les chiens aboient, la trompe de l'auto fait rage, multipliant —taquines— les affolants appels. Mais parmi tant de rumeurs, un être, un seul, demeure silencieux. Contemplant du haut de son perchoir cette vaine agitation, le vieux perroquet se taisait. Triste et renfrogné, il regardait "passer le monde" avec indifférence et pessimisme. Vous eussiez dit un penseur allemand ! Ah ! le vieil animal ! M. Collas finissait par croire un tel mutisme incurable, quand un beau matin, intransportant comme de coutume la bête et son per- choir devant la maison, il reçut soudain cet ordre bref, impé- rieux : — Pas par ici, de l'autre côté ! — O prodige ! Le perroquet par- lait ! Et quelles paroles ! Nettement, il déclarait préférer, au spectacle banal que la grande route lui offrait ici, la joie de vi- vre de l'autre côté, au fond du jardin plein de fleurs, dans l'air parfumé et la pure lumière. Jugement mémorable, qui, maintes fois répété tant par l'ani- mal que par les habitants de Ver- ville, valut bientôt à son auteur une juste célébrité. Pour lors, vivait à Caen un vieux savant, presque aussi vieux que le vieux perroquet. C'était un ancien professeur qui, après s'être généreusement don- né à l'instruction des hommes, s'était voué à celle des bêtes, y trouvant, assurait-il, moins de peine et plus d'intérêt. Informé du fait prodigieux dont tout Verville venait d'être témoin, et heureux d'y trouver une preuve nouvelle à l'appui de ses doctrines sur l'intelligence animale, il demanda qu'on lui amenât le fameux perroquet. Avec toute la déférence due à la science, M. Collas s'empressa. Et on le vit un beau matin, lui, sa bonne et sa bête, se mêler aux paysans se rendant au marché de Caen. Comme toujours la foule assié- geait l'autobus... Comme tou- jours, gens et bêtes criaient, et dominant le tumulte, la voix du conducteur répétait aux voya- geurs qui, dans leur empresse- ment, s'obstinaient à vouloir en- trer par une petite porte réservée à la sortie : — Pas par ici !... de l'autre côté !... — Tiens ! observa la petite bon- ne, il dit comme le perroquet ! — C'est ma foi vrai ! approu- vèrent tous les voyageurs. Et sur cette contatation, l'auto s'était mise en route. M. Collas, sa bonne et le vieux perroquet partirent pour Caen. A propos des téléphones, le "nouveau Shah de Perse" vient de "faire placer sur les places pu- bliques des appareils afin que le "peuple puisse correspondre avec le palais". A minuit, Allô, allô, je veux parler au Shah ! — Chut ! N'éveillez pas le Shah qui dort !

LEÇON à une Coquette.

Le comtesse de Bouge, dans ses "Mémoires" parus chez Plon raconte une amusante anecdote dont elle fut témoin alors que toute jeune encore elle habitait Rome pendant l'émigration. — Si j'étais que vous, monsieur Collas, observer la petite bonne, je ne le laisserais pas dans ce jar- din où il périt d'ennui ; je le met- trais plutôt devant la maison, au bord de la grande route. Il y verrait passer le monde ; et, pour sûr, ça lui donnerait des idées. Et M. Collas de transporter chaque matin, selon ce conseil, la bête et son perchoir au bord de la route. Il est en effet très aimé, ce coin de route, deux fois par se- maine. Le mardi et le jeudi, jours de marché, un autobus qui a pré- cisément son point de départ de- vant la maison de M. Collas transporte à Caen les indigènes de Verville. Lors, c'est grande affluence de paysans en grandes blouses bleues, de fermières en blanches toilettes, portant, qui de vastes paniers où s'échappaient les mottes de beurre frais, qui de étroites bourriches laissant passer à leurs extrémités la crête rouge d'un coq, le bec jaune d'un canard. Tous ces gens s'empres- sent, se bousculent ; la volaille crie, les chiens aboient, la trompe de l'auto fait rage, multipliant —taquines— les affolants appels. Mais parmi tant de rumeurs, un être, un seul, demeure silencieux. Contemplant du haut de son perchoir cette vaine agitation, le vieux perroquet se taisait. Triste et renfrogné, il regardait "passer le monde" avec indifférence et pessimisme. Vous eussiez dit un penseur allemand ! Ah ! le vieil animal ! M. Collas finissait par croire un tel mutisme incurable, quand un beau matin, intransportant comme de coutume la bête et son per- choir devant la maison, il reçut soudain cet ordre bref, impé- rieux : — Pas par ici, de l'autre côté ! — O prodige ! Le perroquet par- lait ! Et quelles paroles ! Nettement, il déclarait préférer, au spectacle banal que la grande route lui offrait ici, la joie de vi- vre de l'autre côté, au fond du jardin plein de fleurs, dans l'air parfumé et la pure lumière. Jugement mémorable, qui, maintes fois répété tant par l'ani- mal que par les habitants de Ver- ville, valut bientôt à son auteur une juste célébrité. Pour lors, vivait à Caen un vieux savant, presque aussi vieux que le vieux perroquet. C'était un ancien professeur qui, après s'être généreusement don- né à l'instruction des hommes, s'était voué à celle des bêtes, y trouvant, assurait-il, moins de peine et plus d'intérêt. Informé du fait prodigieux dont tout Verville venait d'être témoin, et heureux d'y trouver une preuve nouvelle à l'appui de ses doctrines sur l'intelligence animale, il demanda qu'on lui amenât le fameux perroquet. Avec toute la déférence due à la science, M. Collas s'empressa. Et on le vit un beau matin, lui, sa bonne et sa bête, se mêler aux paysans se rendant au marché de Caen. Comme toujours la foule assié- geait l'autobus... Comme tou- jours, gens et bêtes criaient, et dominant le tumulte, la voix du conducteur répétait aux voya- geurs qui, dans leur empresse- ment, s'obstinaient à vouloir en- trer par une petite porte réservée à la sortie : — Pas par ici !... de l'autre côté !... — Tiens ! observa la petite bon- ne, il dit comme le perroquet ! — C'est ma foi vrai ! approu- vèrent tous les voyageurs. Et sur cette contatation, l'auto s'était mise en route. M. Collas, sa bonne et le vieux perroquet partirent pour Caen. A propos des téléphones, le "nouveau Shah de Perse" vient de "faire placer sur les places pu- bliques des appareils afin que le "peuple puisse correspondre avec le palais". A minuit, Allô, allô, je veux parler au Shah ! — Chut ! N'éveillez pas le Shah qui dort !

LA MODE DE L'AN X

En l'an X (1802) les femmes les plus attentives à suivre la mode portaient de longues jupes de perles des Indes d'une ex- trême finesse, ayant une demi- queue et brodées tout autour ; les ornements du bas étaient des guirlandes de pampres, de chênes, de laurier, de jasmins, de capucines. Le corsage de ces jupes était détaché. Il était taillé en ma- nière de "peneur" ; cela s'appel- lait un "canezon." Le tour et le bout des manches "Amadis" étaient brodés de festons ; le col avait, pour garniture ordinaire, du point à l'aiguille ou de très belles dentelles. Les femmes avaient sur la tête une toque de velours noir avec deux plumes blanches ; sur les épaules ou très beau schall de cachemire de couleur tranchante ; quelquefois à la toque noire était attaché un long voile de point d'Angleterre, jeté sur le côté. Parmi les bijoux on citait, com- me article d'un grand débit, les croix brodées de perles et de diamants et les bracelets formés d'un ruban d'or tressé. La topaze fut très recherchée pour les boucles d'oreilles en poires ; celles en brillants ne se portaient plus en crochets, mais en pendeloques. Les doublettes commençaient à se répandre ; on les portait longues, rasant la terre, avec de grandes manches retroussées sur le poignet et col- let en retouvé. Les étoffes transparentes, bien de ciel, couleur de chair, les tulle en soie ou en organza, composaient les "touques jui- ves." Les chapeaux de paille étaient bordés de "chicoiré," et les capotes arboraient démesuré- ment le visage. Plus de longs cheveux pour les femmes. Elles se coiffaient à la "Titus," se cou- vraient la tête de "tortillons" et de "cache-folies." L'élégante du Consulat allait au bal et était outrageusement dé- collée et mariée jusqu'au ri- dicule. Les émigrés, retour d'exil, avaient conservé, pour se rendre dans le moule, des modes de leur temps, la robe longue poudrée. Boudant un peu la société nou- velle, ils s'honoraient de leur pauvreté et remplaçaient le luxe qui leur était interdit par la dis- tinction de l'esprit et des ma- nières. Par dérision, les hommes du régime nouveau les appelaient les "ci devant." Il est vrai que, de leur côté, les "parvenus" n'étaient pas beaucoup plus élégants ; et lors- qu'ils ouvrirent les receptions brillantes des Tuileries, les pre- miers magistrats du Consulat y arrivaient dans des sacres... dont ils avaient soin de cacher les numéros avec du papier ! Veut-on savoir, maintenant, quel était, par une Parisienne de cette époque, le dernier mot du luxe dans son intérieur ? L'appartement se composait d'une antichambre, un premier et un second salon, une chambre à coucher et un boudoir. Les tentures plissées, ornées d'am- plies draperies, les rideaux en étoffe et en mousseline brodée des Indes, garnis de festons et de franges en or, en argent ou en soie ; le choix des couleurs les plus tendres et les plus dé- licates pour la chambre à cou- cher et le boudoir ; la forme élégante des lits placés sur une estrade et garnis de ri- deaux dont la coupe variable est toujours mariée au goût le plus achevé ; les meubles en action et en bronze, les formes agré- bles des divans, des chaises, des tabourets, des consoles, ronte- nues par des dragons et des fi- gures égyptiennes en bronze an- tique et en or moulu ; les lustres, les candélabres, les pendules, les vases en marbre et en porphyre, etc... qui ornaient tous les ap- partements, portaient l'ameublé- ment au comble du luxe. Joignez à cela un double ap- partement dans le même goût pour monsieur ; une salle à man- ger en étac pot, imitant le mar- bre, une chère fée et délicate, une belle vaisselle et de belles porcelaines ; et vous aurez une idée assez juste des grandes mai- sons.

L'ETOILE ABSINTHE.

La revue "Demain" publie une lettre d'un de ses lecteurs qui ap- porte à la cause antialcoolique l'appui d'une autorité inattendue. Elle démontre que dès l'origine de l'ère chrétienne, saint Jean l'Evangeliste dénonçait l'absinthe comme un fléau redoutable et si gnalait ses ravages. On lit en effet dans l'"Apoca- lypse", chapitre huit, — versets 10 et 11 : Le troisième ange sonna de la trompette, et une grande étoile, ardente comme un flambeau, tomba du ciel sur la troisième partie des fleuves et sur les sources des eaux. "Cette étoile s'appelait Absin- the, et la troisième partie des eaux ayant été changée en absin- the, un grand nombre d'hommes mourut pour en avoir bu, parce qu'elles étaient devenues amères". Les temps pré-lits par l'Evange- liste semblent bien accomplis. Il n'est pas douteux qu'un "grand nombre d'hommes" boivent de l'absinthe, puisqu'elle représente le tiers de la consommation !